



Préface

ASSOCIER DANS UNE MÊME DÉMARCHE de connaissance le savoir bibliographique, l'histoire du livre et l'histoire sociale, c'est une condition nécessaire pour comprendre les politiques éditoriales des ateliers typographiques de la Renaissance. Le livre que Rémi Jimenes consacre à Charlotte Guillard, femme imprimeur dans le Paris du premier XVI^e siècle, le démontre avec rigueur et imagination. Fondé sur une érudition sans faille, écrit avec allégresse, son ouvrage ménage surprises et paradoxes. Il se présente comme l'étude d'une de ces veuves qui, à la mort de leur mari, prennent le gouvernement de leur atelier. Ce destin fut celui de Charlotte Guillard, deux fois veuve d'imprimeurs : en 1518, après la mort de Berthold Rembolt, épousé sans doute en 1507, puis en 1537, après celle de Claude Chevallon, avec qui elle s'était remariée en 1520. Elle devint alors l'héritière de l'atelier à l'enseigne du Soleil d'Or, une imprimerie établie dès 1473 par l'un des premiers typographes arrivés à Paris, Ulrich Gering. Depuis 1494, Berthold Rembolt était son associé.

Le livre de Rémi Jimenes est donc d'abord l'histoire d'une provinciale venue à Paris et qui, entre 1537 et sa mort au début de l'année 1557, dirigea l'une des plus puissantes entreprises de l'édition parisienne dans le second tiers du XVI^e siècle. En un temps où n'étaient pas dissociées les activités d'imprimeur et d'éditeur, l'atelier du Soleil d'Or de Charlotte Guillard possédait six presses et employait une quarantaine d'ouvriers. En vingt ans, elle publia 181 éditions, méticuleusement recensées, décrites et étudiées par Rémi Jimenes. Certaines sont impressionnantes, avec cinq, sept, voire dix volumes, comme les *Œuvres* de saint Jérôme publiées en 1546 ou celles de saint Augustin éditées en 1541 puis de nouveau en 1556. Cette belle activité éditoriale a nourri ce que Rémi Jimenes désigne comme le « mythe » de la veuve savante, célébrée par certains préfaciers de ses éditions (et, plus tard, par les historiens du livre).

Au risque de décevoir, il tient cette gloire comme un peu excessive. Même veuve et solitaire, Charlotte Guillard demeura, en effet, étroitement dépendante des

liens familiaux et, en particulier, de l'activité de ses neveux, comme l'atteste le grand nombre d'éditions partagées qu'elle publia en association avec certains d'entre eux. De plus, la politique éditoriale du Soleil d'Or ne peut pas être attribuée à ses seules décisions et initiatives. Les choix qui construisirent le catalogue de ses éditions ont été le résultat d'un processus collectif qui a impliqué les correcteurs et le *praefectus* de l'atelier (celui qui au XVIII^e siècle sera désigné comme *prote*) et, hors l'imprimerie, les érudits qui ont été ses conseillers éditoriaux et qui étaient théologiens au Collège de Navarre, les hellénistes au Collège royal ou les juristes.

Ce sont eux qui définirent les orientations fondamentales du programme éditorial de Charlotte Guillard, dominé par les corpus juridiques, ceux du droit romain et du droit canon, et par les éditions des Pères de l'Église, latins mais aussi grecs en traduction. Ensemble, ces deux domaines constituent 65 % de la production de l'atelier – et même les trois quarts si on leur ajoute textes et commentaires bibliques. Comprendre les raisons de ces préférences, à distance des œuvres philosophiques et littéraires, conduit Rémi Jimenes à situer l'activité de Charlotte Guillard dans une plus longue durée : celle des continuités éditoriales du Soleil d'Or, converti aux textes juridiques par Berthold Rembolt et à la patristique par Claude Chevallon, bien décidé à concurrencer les publications des éditeurs bâlois, Amerbach et Froben. L'histoire de Charlotte s'élargit en celle d'un atelier.

Ces choix éditoriaux ont-ils fait du Soleil d'Or le bastion d'un conservatisme dogmatique, indifférent aux propositions nouvelles de l'humanisme ? Rémi Jimenes montre qu'il n'en est rien. Les éditeurs des ouvrages publiés par Charlotte Guillard ne sont pas des « sorbonnages » ignorants raillés par leurs adversaires, mais des érudits désireux de corriger ou compléter les éditions précédentes des textes qu'ils publiaient. Les mêmes techniques d'édition et la même rhétorique de présentation se retrouvent dans les corpus juridiques et dans les œuvres des Pères. Le socle en est donné par la recherche des manuscrits conservés dans les bibliothèques parisiennes et l'exercice de la critique textuelle. Elles permettent de faire retour aux textes les plus anciens, de les établir et d'annoter, de publier des inédits et de compiler les index détaillés si nécessaires à la lecture discontinuée de ces œuvres immenses. Négligés à tort par les historiens de l'humanisme, les éditions de Charlotte Guillard et ses défunts maris en sont pourtant une composante essentielle, si l'on admet avec Francisco Rico que la critique philologique est la définition même de l'humanisme.

Rémi Jimenes met en garde contre les anachronismes que produit toute lecture rétrospective. Le temps de Charlotte Guillard n'est pas celui des fractures irrémédiables entre protestants et catholiques, ou entre humanistes et théologiens. Le respect de la tradition n'est pas contradictoire avec une sensibilité réformatrice. À preuve, le testament de Charlotte, parfaitement orthodoxe, comme ses éditions, mais marqué par une spiritualité évangéliste. Elle n'y invoque aucun saint mais seulement la Vierge, et elle ne fonde aucune messe, ne fait aucun don à des institutions religieuses et ne mentionne aucune confrérie.

Ce même souci de l'anachronisme invite à ne pas interpréter le monde de l'imprimerie et de la librairie de la première moitié du XVI^e siècle avec des catégories qui lui sont postérieures. Les privilèges ne sont pas encore la norme : seulement 13 % des éditions de Charlotte Guillard en ont reçu un, octroyé par le Parlement ou par le roi. L'abandon des fontes gothiques au profit du romain ou de l'italique se fait progressivement, alors que certaines innovations typographiques

visent à réduire les prix des ouvrages. Il en va ainsi pour les éditions des Pères, avec l'accroissement du nombre de lignes dans les pages des grands in-folio, tel que pratique Chevallon, ou, plus tard, avec la préférence donnée aux formats in-quarto et in-octavo par les éditeurs vénitiens, devenus les concurrents du Soleil d'Or. Charlotte Guillard et ses maris ont imprimé et publié durant ces décennies décisives où, lentement, le livre imprimé s'émancipe définitivement des formes du manuscrit et acquiert une identité propre.

Élargissant plus encore son propos, Rémi Jimenes s'efforce avec succès de répondre à une question devenue essentielle dans l'histoire du livre : comment interpréter les différents choix éditoriaux faits par les imprimeurs d'une même ville ? Sont-ils la traduction d'un projet intellectuel original et cohérent, ou bien l'héritage d'une tradition et d'une réputation construites préalablement à partir de la publication d'une catégorie particulière d'ouvrages ? Sont-ils pensés comme des réponses aux demandes bien établies des marchés du livre, ou bien comme la perception et l'exploitation audacieuse d'opportunités latentes ? Rémi Jimenes examine avec soin et prudence ces différentes possibilités, qui varient au fil des mutations des savoirs et des attentes.

C'est une même démarche qui lui fait reconnaître, comme on l'a dit, les parentés existant entre le fondamentalisme théologique, qui inspire les éditions des sources anciennes du christianisme, et la sensibilité évangélique et « antique », affirmée par les éditions portées par l'humanisme juridique. Il n'esquive pas la question du ou des marchés de ces éditions majestueuses. La réponse n'est pas aisée, mais les collaborations de l'atelier du Soleil d'Or avec des libraires qui alimentent le marché ibérique comme la présence des exemplaires dans les bibliothèques des institutions religieuses et universitaires aident à mieux comprendre le débit assuré mais lent de ces ouvrages monumentaux et coûteux.

Voué à un destin singulier tout en dressant des constats généraux, le livre de Rémi Jimenes pose avec acuité la relation de l'exception et de la norme ou, pour reprendre une expression forgée par Edoardo Grendi, de « l'exceptionnel normal ». Même si elle n'est pas la seule veuve imprimeur, loin de là, Charlotte Guillard est une exception dans l'édition parisienne, dominée par les figures masculines dans les ateliers et les boutiques. Sa condition de femme explique, peut-être, certaines caractéristiques particulières de son entreprise, par exemple le lien fort et durable noué entre solidarités familiales et collaborations commerciales. D'autres études aussi méticuleuses des ateliers des veuves d'imprimeurs confirmeront, ou non, ce constat. Mais, par ailleurs, elle partage avec tous ses confrères et concurrentes les mêmes contraintes techniques, les mêmes pratiques d'atelier, les mêmes règles du commerce de librairie et les mêmes marchés du livre, ou encore les mêmes possibilités éditoriales offertes par la production écrite. C'est cette tension entre le normal et l'exceptionnel qui fait de l'étude monographique proposée par Rémi Jimenes une interrogation profonde sur les raisons qui conduisent les individus à prendre des décisions que d'autres ne prennent pas et à s'engager dans une voie qui leur est propre. Pour comprendre ces choix, il ne faut jamais oublier les particularités du moment historique où ils furent faits. En repérant dans la production éditoriale de l'atelier de Charlotte Guillard les fortes parentés intellectuelles que partagent des options religieuses fort différentes et des disciplines universitaires fort distincte, Rémi Jimenes nous guide avec sûreté et savoir dans le monde des livres et des presses avant que ne le déchirent les haines religieuses.

